

Philosophiques

philosophiques

Donald Davidson, *Actions et événements*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Paris, PUF (Épiméthée), 1993, 402 p.

Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, Collection dirigée par Claudine Tiercelin, 1993, 415 p.

Michel Seymour

Volume 22, Number 2, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027355ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027355ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Seymour, M. (1995). Review of [Donald Davidson, *Actions et événements*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Paris, PUF (Épiméthée), 1993, 402 p. / Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, Collection dirigée par Claudine Tiercelin, 1993, 415 p.] *Philosophiques*, 22(2), 532–540.
<https://doi.org/10.7202/027355ar>

Donald Davidson, *Actions et événements*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Paris, PUF (Épiméthée), 1993, 402 p.

et

Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, traduit de l'américain par Pascal Engel, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, Collection dirigée par Claudine Tiercelin, 1993, 415 p.

par Michel Seymour

Pascal Engel vient de traduire coup sur coup deux recueils d'articles de Donald Davidson. Ce dernier est l'un des philosophes américains les plus importants de sa génération. Il s'agit là d'un événement majeur pour les philosophes analystes francophones. Le lecteur qui est déjà familier avec la pensée de Davidson pourra, grâce à ces traductions, mesurer à nouveau l'ampleur de cette entreprise de pensée et en appréciera le caractère systématique. Il faut saluer bien bas cette contribution de Pascal Engel. Elle vient combler un vide (pour ne pas dire un gouffre) dans l'espace littéraire de la philosophie analytique francophone autant en France qu'ailleurs.

Dans les quelques pages qui suivent, je vais tenter de résumer succinctement la pensée de Davidson dans l'espoir de faire ressortir justement le caractère systématique des contributions qui composent ces deux recueils. Cette

esquisse ne saurait se substituer aux argumentations fines que l'on pourra lire en parcourant dans le détail ces deux ouvrages. Elle ne remplace pas plus les excellentes introductions d'Engel ou de Davidson lui-même. Mais elle pourra peut être donner envie au lecteur d'en savoir plus long et de se procurer ces deux énormes briques, et ce, en dépit du coût prohibitif de celle publiée aux PUF.

La réflexion davidsonienne s'amorce à partir de considérations ayant trait à la forme que devrait prendre toute sémantique. Toute théorie sémantique du langage doit, selon lui, respecter certaines contraintes. Elle doit rendre compte du fait que la signification des expressions complexes est fonction de la signification des expressions qui les composent. (Contrainte de compositionnalité) Elle doit fournir une théorie qui est compatible avec l'idée que les locuteurs ont des capacités finies. Il faut donc que le vocabulaire primitif soit fini. (Contrainte de finitude axiomatique) Elle doit aussi rendre compte du fait que les locuteurs sont capables à partir de moyens finis de comprendre un nombre infini de phrases. Il s'agit là du phénomène de la créativité du langage, un phénomène en vertu duquel nous sommes en mesure d'interpréter récursivement un nombre infini d'expressions à partir de l'interprétation d'un nombre fini d'expressions. (Contrainte de récursivité)

Selon Davidson, une théorie qui cherche à donner les conditions de vérité du langage serait en mesure de satisfaire à toutes ces contraintes. Qu'est-ce qu'une telle théorie ? On la caractérise souvent comme une théorie de la vérité. Il s'agit plus spécifiquement d'une théorie tarskienne de la vérité. Les différentes contraintes, selon lesquelles la théorie sémantique doit être récursive, compositionnelle et caractériser un langage susceptible d'être appris, sont satisfaites par la théorie tarskienne de la vérité. Il y a donc là une première raison de vouloir s'en servir comme d'un modèle pour toute théorie sémantique.

Une théorie tarskienne de la vérité est une théorie qui nous permet de satisfaire à ces différentes contraintes sans avoir à admettre des contextes intensionnels et sans avoir à admettre des entités intensionnelles. Il s'agit d'une théorie qui cherche à faire en sorte que les expressions du langage recouvrent dans tous les contextes une innocence sémantique pré-frégéenne. L'exigence d'extensionnalité n'est cependant pas à placer sur le même pied que celles précédemment mentionnées. Elle leur est en quelque sorte subordonnée. Il s'agit de montrer que l'on *peut* satisfaire à ces contraintes en traduisant les énoncés du langage à partir de ressources linguistiques extensionnelles. Davidson n'exclut pas, en principe, la possibilité de satisfaire à ces différents *desiderata* à l'aide d'une théorie qui reconnaîtrait l'irréductibilité de certains contextes intensionnels, mais il insiste à promouvoir une approche extensionnelle parce que nous sommes certains dans ce cas de les satisfaire.

L'expression « théorie tarskienne » est ambiguë et peut signifier au moins trois choses différentes. Par cette expression, on peut faire référence à l'ensemble des remarques méthodologiques ou métathéoriques de Tarski. Par « théorie tarskienne », on entend alors n'importe quelle théorie de la vérité qui

satisfait aux contraintes d'adéquation formelle et matérielle imposées par Tarski. Interprétée de cette façon, la théorie fournit une méthode permettant de déterminer les conditions de vérité des énoncés d'un langage donné. Définir la vérité pour un langage donné c'est, selon cette théorie, donner les conditions de vérité de tous les énoncés de ce langage. Par « théorie tarskienne », on pourrait aussi entendre n'importe quelle théorie sémantique particulière qui suivrait les directives méthodologiques prescrites par Tarski. Dans ce cas, il s'agit d'une assignation particulière de conditions de vérité aux énoncés d'un langage donné. Enfin, au troisième sens de l'expression, il s'agit de l'entreprise de Davidson elle-même qui est une utilisation à des fins nouvelles des directives mises de l'avant par Tarski. On veut désormais se servir de la théorie de Tarski pour élucider le concept de signification. Il faut donc insister sur le fait que la théorie tarskienne de la vérité subit dans les mains de Davidson un renversement majeur.

Tarski développe sa définition de la vérité parce qu'il veut fixer l'emploi du mot « vrai » sans faire intervenir de présupposés philosophiques. Il soutient également qu'une théorie de la vérité est impossible pour les langues naturelles sans engendrer des paradoxes. Toute définition du mot « vrai » pour un langage dans lequel le mot apparaît va faire apparaître des paradoxes dès lors que l'on accepte certains truismes et qu'on accepte les règles de la logique. On ne peut définir le mot « vrai » dans l'absolu, mais seulement relativement à un langage et seulement pour un langage dans lequel le mot « vrai » n'apparaît pas.

L'idée de Tarski est que, sur la base des règles de dénotation affectant les termes singuliers du langage et des règles donnant l'extension des prédicats primitifs, et sur la base des clauses récursives qui expriment les règles gouvernant l'emploi des connecteurs, quantificateurs et autres expressions syncatégorématiques du langage, on sera en mesure de déterminer dans un métalangage les conditions de vérité de tous les énoncés du langage-objet. On sera alors en mesure de prouver comme théorèmes des équivalences qui respectent toutes ce qui est appelé par Tarski la Convention-T. La Convention-T stipule pour chaque énoncé « p » que « p » est vrai si et seulement si q, où « q » est une bonne traduction dans le métalangage de l'énoncé « p ». Puisque les énoncés de la langue-objet appartiennent au métalangage, « q » pourrait être identique à « p » et la bonne traduction serait alors homophonique.

Davidson part de l'idée que cette théorie, bonne pour définir la vérité relativisée à un langage donné, et donc permettre la détermination des conditions de vérité pour tous ses énoncés, peut servir les bons offices d'une théorie de la signification. Le concept de vérité est au cœur de la signification et il n'y a rien d'autre dans une théorie de la signification qu'une théorie de la vérité. L'intuition de départ est que l'on partage un même langage si l'on assigne les mêmes valeurs de vérité aux énoncés. Si deux locuteurs sont en désaccord systématique sur l'application des termes, on ne dira pas qu'ils partagent un

même langage tout en différant d'opinion, mais plutôt qu'il y a une différence de langage, les mots n'étant pas utilisés de la même façon.

Les différences avec Tarski sont donc nombreuses. Tarski a cherché à définir explicitement la vérité pour un langage donné. Davidson restreint plutôt la théorie tarskienne à l'ensemble des axiomes et clauses récursives, et il considère la vérité comme une notion primitive. Il ne présuppose pas non plus la théorie de la signification comme c'était le cas chez Tarski. Chez ce dernier, en effet, c'est un peu comme si la connaissance des règles de dénotation pour les termes singuliers et celles qui donnent l'extension pour les prédicats primitifs n'étaient possibles que si l'on comprend déjà la signification de ces expressions. Tarski cherchait donc à donner les conditions de vérité d'un langage, mais sans prétendre que la signification se réduit aux conditions de vérité. Davidson, lui, cherche à se servir de la théorie tarskienne de la vérité comme d'une théorie de la signification. Toutes ces idées sont développées dans les cinq premiers essais des *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation* (ci-après nommées *ED*).

Est-ce à dire cependant que le locuteur sémantiquement compétent doit avoir un savoir propositionnel d'une « théorie de la vérité » entendue en ce sens nouveau ? Non. Davidson prétend seulement que si un locuteur connaissait une telle théorie de la vérité, alors il pourrait devenir sémantiquement compétent. La théorie tarskienne est une condition suffisante et non nécessaire de la compétence sémantique. La compétence sémantique réelle des locuteurs n'équivaut pas à la connaissance d'une théorie de la vérité, mais elle est impliquée par une telle théorie de la vérité. En fait un locuteur serait sémantiquement compétent s'il connaissait une théorie de la vérité et s'il savait que c'est une théorie de la vérité. (Voir la réponse à Foster, Essai 12 de *ED*)

C'est dans l'optique d'une sémantique extensionnelle qu'il faut se placer pour apprécier la théorie démonstrative de la citation (Essai 6 de *ED*), la théorie parataxique du discours indirect (Essai 7 de *ED*), celle des attitudes propositionnelles (Essai 11 de *ED*), l'analyse des énoncés singuliers de cause (Essai 7 de *Actions et Événements*, ci-après nommé *AE*) et celle des énoncés d'action (Essai 6 de *AE*). Ces théories ont pour effet d'extensionnaliser des énoncés qui ont pourtant toutes les apparences d'énoncés intensionnels. Les énoncés d'attitudes propositionnelles et du discours indirect sont généralement considérés comme des énoncés intensionnels, et les citations sont même, aux yeux de Quine, les contextes opaques « par excellence », mais il est difficile de concilier ce fait avec les *desiderata* selon lesquels la sémantique doit être récursive, compositionnelle et caractériser un langage susceptible d'être appris. En paraphrasant les énoncés d'attitudes propositionnelles comme des énoncés extensionnels, on est alors en mesure de rendre compte de ces énoncés à l'intérieur d'un cadre sémantique général qui satisfait à ces contraintes. Une théorie de la vérité, appliquée aux énoncés du discours indirect, impose que les subordonnées apparaissant dans les énoncés d'attitudes soient sémantiquement structurées, mais l'échec des différents principes d'extensionnalité et,

plus généralement, l'échec des inférences, semblent suggérer que ces subordonnées sont sémantiquement inertes. C'est la raison pour laquelle il nous faut sans doute trouver le moyen d'extensionnaliser ces différents énoncés. (Essai 12 de *EI*, p. 259)

Le recours à une sémantique extensionnelle qui fait l'économie des entités intensionnelles est requis aussi parce que Davidson souscrit à la thèse de l'indétermination de Quine. Plus exactement, il accepte ce que Quine appellerait maintenant la thèse de l'inscrutabilité de la référence (Essais 15 et 16 de *EI*) et il rejette aussi l'existence des énoncés analytiquement vrais, c'est-à-dire vrais en vertu de la « signification des mots » qu'ils contiennent. Or le fait que le programme de Davidson soit celui d'une sémantique des conditions de vérité, combiné au rejet de l'analyticité et de l'inscrutabilité, nous place d'emblée sur le terrain du holisme sémantique. Si la signification d'un énoncé doit être réduite à son contenu informatif et conçue comme conditions de vérité, et qu'en plus les mots n'ont pas de référence et/ou de signification déterminées, alors l'unité sémantique de base devient la totalité discursive et non plus le mot ou la phrase. Pour comprendre la signification d'un mot, il nous faut connaître comment l'agent distribue les valeurs de vérité aux énoncés qui le contiennent. D'une manière générale, les frontières entre signification et croyance, entre langue et parole, entre dialecte et idiolecte, et entre langage et théorie, s'estompent.

Quelles en sont les conséquences pour une théorie de la signification ? Pour interpréter les actes de langage des locuteurs, nous ne pouvons plus nous rapporter, en vertu de la thèse de l'indétermination, à un langage conçu comme système de règles sémantiques conventionnelles. (Essai 18 de *EI* ; voir aussi l'article « A Nice Derangement of Epitaphs » dans Ernest Lepore (dir.), *Truth and Interpretation*, Oxford, Basil Blackwell, 1986) Il nous faudrait plutôt avoir accès à l'ensemble de leurs énonciations et se donner de cette manière un accès à l'ensemble de leurs croyances, à leurs principes de rationalité et à leur système de définitions, bref à ce d'aucuns voudraient appeler le « schème conceptuel ». (Voir Essais 9 et 10 de *EI*) L'interprétation ne doit donc pas procéder à la pièce et doit être proposée en bloc. Comment y parvenir ? Il semble qu'il s'agit tout simplement de se servir d'un système complet de croyances, de principes de rationalité et de définitions. Mais peut-on utiliser n'importe quel système de croyances pour interpréter un locuteur ? Voyons cela de plus près. Si l'on était en mesure d'utiliser n'importe quel système de croyances, et si, en l'occurrence, on pouvait faire sens d'un système de croyances qui diffère sensiblement du nôtre, on pourrait alors formuler dans notre propre langage deux systèmes de croyances incompatibles. Cela impliquerait une distinction entre langage et théorie, ou entre signification et croyance. Mais c'est justement cela qui est maintenant devenu impossible puisque, comme on vient de le faire remarquer, il n'est plus possible, aux yeux de Davidson, de faire sens de ces distinctions. La seule voie qui s'offre à nous est donc d'utiliser notre propre système de croyances, principes

et définitions. Toute interprétation opère donc, selon Davidson, en conformité avec le principe de charité, et elle implique que l'interprète projette son propre schème conceptuel sur autrui. (Essais 9 et 10 de *ED*)

En fait, il ne fait même pas sens de distinguer entre différents schèmes conceptuels et c'est la notion même de schème conceptuel qui fait problème. (Essai 13 de *ED*) Davidson rejette la distinction quinième entre schème et contenu, qui constitue le troisième et dernier dogme de l'empirisme. Plus exactement, il ne croit pas que les contenus d'expérience puissent être individués de manière proximale et il s'appuie plutôt sur une individuation distale. Pour que l'on puisse faire sens de deux schèmes conceptuels distincts, il faudrait que l'on puisse disposer d'un troisième terme, à savoir l'expérience sensible, sur le fond de laquelle se profileraient ces schèmes. Ces expériences sensibles ne seraient pas d'emblée traversées par nos schèmes et elles pourraient servir de base à une comparaison entre les deux. Mais dès lors que l'on renonce à ces contenus d'expérience, nous ne rencontrons plus que notre propre schème conceptuel, et c'est la raison pour laquelle il devient problématique de le considérer comme « schème conceptuel ».

On vient de voir comment le holisme sémantique de Davidson fonde une entreprise d'interprétation radicale gouvernée par un principe de charité. C'est aussi le holisme sémantique qui explique pourquoi toute attribution d'état psychologique se fait systématiquement. Si les énoncés qui servent à caractériser les contenus d'états psychologiques n'ont de signification que dans le contexte d'une totalité langagière organiquement organisée, il appert que l'on ne pourra pas attribuer un état psychologique à un tiers sans lui attribuer d'emblée tout un ensemble d'autres croyances. Il n'y a pas à se surprendre d'un tel fait. Les énoncés dont on se sert pour caractériser les attitudes d'autrui opèrent eux-mêmes en quelque sorte une interprétation radicale. Ils sont donc soumis aux mêmes contraintes, y compris au principe de charité. On ne peut donc attribuer une attitude à autrui sans faire intervenir son propre « schème conceptuel ».

On voit alors pourquoi Davidson est amené à lier très étroitement intentionnalité et rationalité. Ce fait est crucial puisqu'il est à la base de son monisme anomal. (Essais 11, 12 et 13 de *AE*) Selon cette dernière doctrine, il faut distinguer les événements et leurs propriétés. Les événements sont considérés comme des particuliers et non des universaux. Ils constituent « la substance du monde », nous fournissent l'ontologie qui est essentielle à l'interprétation de tous les énoncés du langage, et ils entrent dans des relations causales. (Essais 8, 9 et 10 de *AE*) Les propriétés sont les descriptions physiques ou mentales par lesquelles nous nous représentons ces événements. Elles n'appartiennent pas vraiment à l'ontologie et elles échappent par conséquent à la causalité. Elles n'ont de pertinence causale que dans les explications causales que Davidson oppose aux énoncés singuliers de cause. De cette manière, on peut montrer que si les événements mentaux sont identiques à des événements physiques, les propriétés des événements mentaux sont, elles, irréductibles à des

propriétés d'événements physiques. La raison en est que, comme on l'a vu, l'attribution de propriétés mentales obéit à une logique qui lui est propre et fait intervenir la rationalité de l'agent.

C'est le même lien unissant intentionalité et rationalité qui est à la base de l'explication davidsonienne de la faiblesse de la volonté. (Essai 2 de *AE*) Il est difficile pour Davidson d'admettre qu'un agent intentionnel puisse se comporter de manière irrationnelle. La seule irrationalité possible serait interne à l'agent, c'est-à-dire qu'on ne peut faire sens d'un comportement intentionnel irrationnel que si l'on suppose cela sur le fond d'un lien systématique existant entre intentionalité et rationalité. Autrement dit, l'agent ne peut être conçu comme irrationnel que localement et sur le fond d'une rationalité systématique. Si je ne suis pas en mesure de le traiter comme systématiquement rationnel, il ne fait pas sens de lui attribuer un comportement irrationnel. Il en va de l'irrationalité comme de la divergence ou de l'erreur. On ne peut attribuer de telles propriétés à des agents que si ces derniers sont quand même considérés comme systématiquement rationnels, en accord avec nous, et dans le vrai comme nous.

Il est difficile d'évaluer la viabilité d'une philosophie comme celle de Davidson, mais il semble que son entreprise d'extensionnalisation du langage soit un échec. La théorie démonstrative de la citation, la théorie parataxique du discours indirect et celle des attitudes propositionnelles sont fort probablement confrontées à des difficultés insurmontables. (Voir à ce sujet mon article « Indirect Discourse and Quotation » dans *Philosophical Studies*, 1994, traduit sous le titre de « Discours indirect et citation » dans *Lire Davidson*, sous la direction de Pascal Engel, Éditions de l'Éclat, 1994, article dans lequel je fais état de ces difficultés) Et si le projet d'une sémantique extensionnelle est compromis, c'est l'argument davidsonien en faveur du holisme sémantique qui fait alors lui-même problème.

Sa philosophie de l'esprit en sera ensuite aussi entachée car, comme on l'a vu, l'argument en faveur du monisme anomal repose grandement sur la postulation d'une interdépendance entre intentionalité et rationalité, interdépendance qui se justifie elle-même sur la base du holisme sémantique. Mais le monisme anomal a fait l'objet de nombreuses critiques qui n'exploitent pas les difficultés rencontrées par sa philosophie du langage. La théorie de Davidson s'est vue caractérisée comme une sorte d'épiphénoménisme. Davidson a tenté de pallier à cette difficulté en postulant une relation de « survenance » (qui est le choix suggéré par Engel pour traduire le mot *supervenience*) entre propriétés mentales et propriétés physiques. (Essais 11 et 13 de *AE* ; voir aussi l'article « Thinking Causes » dans J. Heil & A. Mele (dir.), *Mental Causation*, Oxford, Oxford University Press, 1993)

Mais il existe une tension entre le holisme sémantique qui est à l'origine de l'argument en faveur de l'anomie du mental et la thèse de survenance que Davidson se doit d'invoquer pour expliquer le caractère causalement pertinent des propriétés intentionnelles et, de cette manière, ne pas se faire accuser

d'épiphénoménisme. Qu'il s'agisse d'une survenance faible ou robuste, Davidson a besoin d'établir des connexions étroites entre, d'une part, des propriétés spécifiques appartenant à la famille de propriétés survenantes et, d'autre part, des propriétés appartenant à la famille de propriétés sous-jacentes. De telles connexions sont requises pour montrer que le « trait mental causalement pertinent » d'un événement mental repose sur le caractère causalement pertinent de tel ou tel trait physique. Il faut en quelque sorte être en mesure de rendre compte de la « délégation de pouvoir causal » des propriétés mentales par rapport à des propriétés physiques spécifiques. C'est à cette condition seulement que Davidson peut échapper à l'épiphénoménisme, et il ne peut se contenter de supposer une vague relation de survenance qui suppose seulement l'existence de changements physiques (quels qu'ils soient) lorsque des changements mentaux « surviennent » dans l'esprit de l'agent.

Or il y a au moins trois problèmes à vouloir procéder ainsi. On peut tout d'abord se demander si de telles relations de survenance existent. C'est la question posées par les anti-individualistes. Mais peut-on établir de toute façon de telles connexions sans imposer une relation de survenance robuste ? C'est la question insistante posée par Jaegwon Kim et le recours à une notion de survenance robuste n'est possible que si l'on viole le principe de l'anomie du mental selon lequel il n'y pas de lois psychophysiques strictes.

Mais dans l'hypothèse où il nous serait possible de faire reposer les relations entre propriétés mentales et physiques sur une notion de survenance faible et d'échapper à l'épiphénoménisme, la question se poserait quand même de savoir si cela est compatible avec le fait que les propriétés mentales ne peuvent être attribuées « significativement » que sur le fond d'un ensemble de croyances et de désirs organisés en un tout gouverné par des principes de rationalité. Ce holisme semble à première vue incompatible avec la suggestion de connexions « terme à terme » entre prédicats psychologiques et prédicats physiques. Dans le cadre du holisme sémantique, la seule « survenance » possible semble être, comme Quine l'a déjà fait remarquer, une variante de la survenance globale qui équivaut à de l'éliminationnisme. Il y a lieu de se demander, en effet, comment Davidson peut de toute façon faire sens au sein de sa sémantique de locutions irréductiblement intensionnelles comme les explications causales psychologiques. Ne devraient-elles pas disparaître au profit d'explications physiques au sein d'une science qui aurait atteint son développement optimal ?

Telle n'est pas la tendance observée dans les écrits les plus récents de Davidson. Il semble accorder de plus en plus d'importance à la notion de survenance. (voir « Thinking Causes ») Les davidsoniens pourront sans aucun doute, selon l'humeur du temps, s'écarter de la voie tracée par le maître en acceptant de vivre avec l'épiphénoménisme, l'éliminationnisme ou un mélange des deux. Ces débats ne sont pas stériles et ils méritent d'être considérés très sérieusement. Mais je suppose qu'ils ne sont que les manifestations

épiphénoménales de problèmes qui prennent leur source dans le holisme sémantique de Davidson.

Département de philosophie

Université de Montréal

P